

Et maintenant on fait quoi ?

Aménager par temps d'effondrement

Valérie Jousseaume

Institut de Géographie et d'Aménagement de l'Université de Nantes, CNRS UMR 6590 ESO

(Texte proposé pour la conclusion du livre : D'Emilio L, Guillot X. et Nowankowski F., 2021, Ruralités en action et pouvoir d'agir. Ici et ailleurs, Presses Universitaires de Saint-Etienne)

Le présent ouvrage, issu des 9^e rencontres du réseau Etudes Rurales & Projet Spatial, sort dans un contexte économique, social et politique tout à fait singulier : l'expérience du covid. Pourtant, ce que nous vivons n'est pas seulement une « crise covid ». Ce n'est même pas une crise d'ailleurs ; nous vivons une mutation de grande ampleur. La crise du covid agit comme un accélérateur, comme un révélateur aux yeux de tous, de l'accouchement d'une nouvelle ère sous l'effet de la révolution numérique, qui transforme la modernité depuis les années 90. Cette mutation s'exprime dans l'espace et donc s'inscrit dans les territoires. Elle interroge frontalement notre façon d'envisager le monde, donc de l'habiter, de l'aménager. On aménage le monde, comme on envisage le sens de la vie. Notre vision de la vie change et donc notre aménagement du monde va changer (Jousseaume, 2021). Voilà l'immense défi qui s'offre à nos métiers.

Entre effondrement et émergence, la voie est incertaine

Comprenons bien où nous en sommes. Dans l'histoire de notre humanité, nous avons généré jusqu'à présent, trois façons d'être au monde (figure 1).

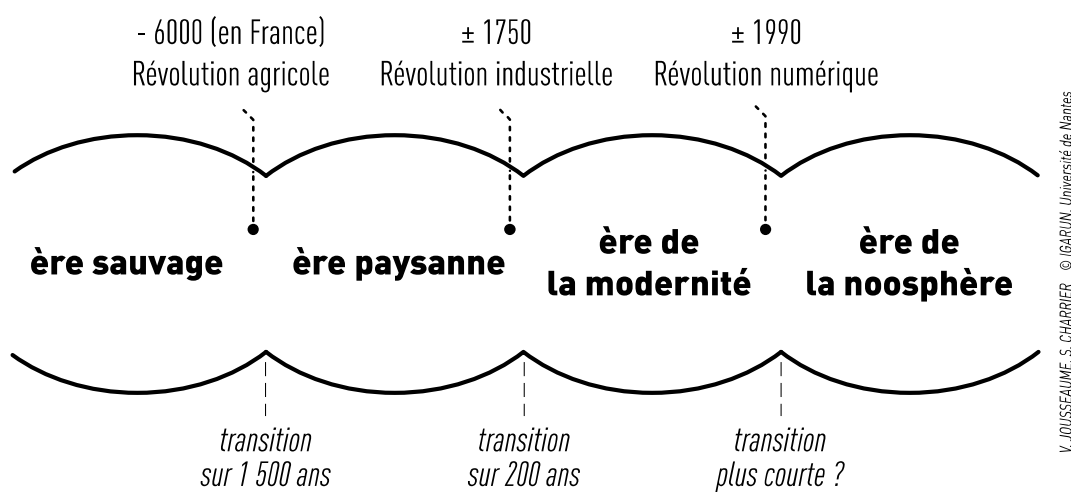
La première est celle des chasseurs-cueilleurs-pêcheurs. Notre premier environnement de vie fut la fusion dans la nature sauvage (Berque, 2011).

La maîtrise de la terre, la domestication des plantes et des animaux, ouvrent l'ère des communautés paysannes fondées sur la production et l'échange de produits agricoles. Notre second environnement de vie fut la campagne, c'est-à-dire une nature aménagée par l'homme, ponctuée de villages et de petites villes. Le monde est perçu et aménagé tel un potager dont il convient de préserver, de haute lutte, une fertilité durable.

La maîtrise du feu et l'invention des moteurs nous ont propulsé dans l'ère de la modernité, où la nature est sous notre entière domination. C'est le temps de l'avoir et des biens matériels. C'est le temps des organisations sociales de grande ampleur. C'est l'ère thermo-industrielle, l'anthropocène, le capitalocène, l'ère productiviste, consumériste, rationaliste, individualiste, mobile et urbaine. Notre troisième environnement de vie, c'est la grande ville, c'est-à-dire un environnement de vie artificiel, intégralement né de la main de l'homme. Le monde est envisagé comme une vaste entreprise à produire, à consommer et se distraire.

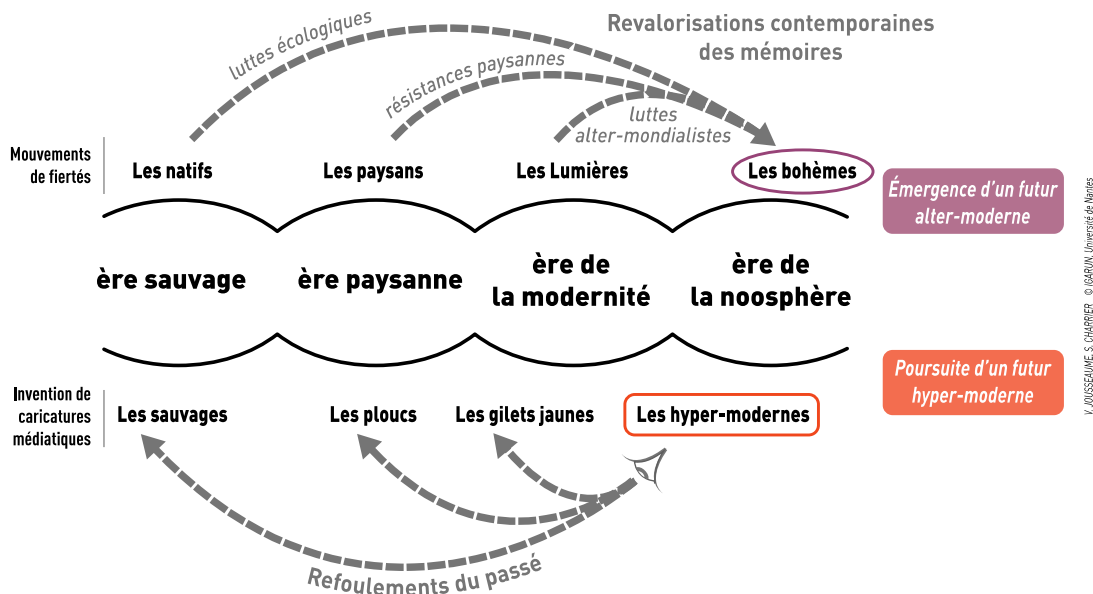
L'invention d'internet, la maîtrise de l'air pourrait-on dire, nous entraîne vers un nouveau monde, car l'internet bouscule la modernité. Depuis 1990, où la révolution numérique se diffuse au monde entier, la modernité est devenue progressivement un système chaotique. Les organisations de régulation fonctionnent de moins en moins pour maintenir l'équilibre connu. Au contraire, les phénomènes d'auto-amplification — les riches deviennent plus riches, les pauvres plus pauvres, etc — deviennent de plus en plus criants ; tout semble aller de pire en pire. Du point de vue physique, lorsqu'un système devient chaotique, il y a deux issues possibles, soit le système s'effondre, soit l'émergence d'un nouvel équilibre esquisse un autre système, un autre monde.

Figure 1. Les grandes ères historiques



La première vision de ce « nouveau monde », de ce « monde d'après », est celle proposée par les pouvoirs de l'ère de la modernité, qui entendent conserver leur position. Le futur qu'ils envisagent est une poursuite de la modernité exaltée par le numérique : encore plus vite, encore plus loin, encore plus puissant, encore plus rentable, grâce au numérique. Ce récit imagine une réalité augmentée, des êtres humains augmentés, vivant dans des smart-mégalopoles. Or ce récit ne séduit pas. Nombreux sont ceux qui n'y croient plus, qui décrochent, sûrs que ce projet nous mène tout droit à l'effondrement (Servigne et Stevens, 2015). En effet, l'hubris capitaliste détruit la nature, attise la compétition de l'accès aux ressources et creuse les inégalités, transforme toutes les relations humaines en business. Mais, en plus de cela, la révolution numérique sape les fondements sociaux de la modernité : les organisations hiérarchiques, le travail et le salariat, l'échange de biens matériels et surtout la démocratie. En effet, la démocratie est menacée par le capitalisme de la surveillance du big-data et la concentration des richesses organisés par les GAFAM (Zuboff, 2020). Le récit hyper-moderne n'est pas un futur désirable pour la majorité, au contraire il est un récit dystopique. Et les pouvoirs économiques et politiques de la modernité n'ont pas d'autres moyens que la coercition des populations pour maintenir cette ambition d'avenir hyper-moderne.

Figure 2. Le récit hyper-moderne versus le récit de la transition



Pour tenter de contrer cette trajectoire explosive de notre système, le récit de la transition tente de frayer un autre chemin. Il cherche une voie en faveur de l'émergence d'un autre équilibre, pour un « autre monde », un « monde d'après » tout à fait différent, n'ayant plus rien à voir avec notre civilisation de la modernité. Je nomme ce monde « l'ère de la noosphère », l'ère de la pensée humaine connectée. Bernard Stiegler (2015) parle à ce sujet de « neg-anthropocène ». Ce récit d'une émergence n'est pas clairement structuré, il n'est pas unifié. Il agrège progressivement des courants d'idées et d'actions tout à fait variés, qui rompent avec les dogmes de la modernité.

Les courants écologistes appellent à la refonte de notre relation à la nature et à la sobriété matérielle, afin d'économiser les ressources devenues rares et stopper l'effondrement de la biodiversité. « Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend », cette phrase souligne l'abandon de la séparation entre l'Homme et la Nature, entre le sujet et l'objet née du rationalisme des Lumières.

Les courants des résistances paysannes préconisent un « atterrissage » et une repaysannisation du monde qui passe par la fin de l'agro-industrie (de l'agro-chimie à big pharma) et le démantèlement de son *Poison Cartel*. Ce courant pose la question du sens social du progrès technique et technologique, il appelle à l'adoption de prescription éthique dans la conduite du progrès avec pour finalité le bien du collectif vivant dans son ensemble.

Il y a enfin les courants alter-mondialistes qui se battent pour la démocratie et une justice sociale renouvelée, en s'opposant au capitalisme financier mondialisé néo-libéral qui accroît les inégalités et rend les sociétés instables politiquement. Ce courant suppose la formulation d'un nouveau code comptable à même d'inventer et soutenir une vision non-capitaliste du monde et de refonder la démocratie.

Peut-on planifier ou tenter d'organiser notre sortie de la modernité et l'émergence d'un nouveau monde ? Il semble qu'il soit un peu tard dorénavant. On ne peut planifier le chaos, car le sens même du chaos est l'absence de contrôle. La situation échappe à notre contrôle ; terrible expérience pour notre société rationaliste et dominatrice. « Quand les événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs" aurait conseiller Georges Clémenceau, mais sans doute la situation est-elle trop vaste et trop complexe pour réussir cette illusoire stratégie. LA solution ne viendra pas « d'en-haut ». En l'état, LA solution n'existe pas. Alors que faire ? Deux éléments peuvent être soulignés pour avancer en contexte incertain : la ressource des mémoires et des altérités ; la voie de la simplicité.

Alimenter le récit de l'émergence par les altérités et les mémoires

Nous partons d'un point A vers un point B totalement inconnu. Nous avançons vers une nouvelle terre dont nous ne savons rien. Comment aborder une telle expérience ?

Pour naviguer un contexte incertain, il convient premièrement de fixer le cap, le but interne, les valeurs intrinsèques qui orienteront le voyage quel que soit le contexte. Deuxièmement, il convient de regrouper toutes les connaissances, pour élargir les possibles et être en capacité de faire face calmement à tout contexte extérieur. Les valeurs et les connaissances sont des acquis, c'est-à-dire le passé. C'est pourquoi la transition commence par un phénomène de revalorisation des mémoires, notamment des mémoires paysannes en France, mais également les mémoires des peuples autochtones en Amérique et en Océanie, ou encore les mémoires sociales des idéaux révolutionnaires qui se rallument aux quatre coins du monde. Le but des mémoires n'est pas d'induire le futur. Le but des mémoires est de sécuriser le corps social anxieux face à l'incertitude de l'avenir. C'est le rêve d'un futur désirable qui nous pousse à aller rechercher dans notre mémoire des éléments différents, potentiellement recyclables de façon contemporaine. Construire sereinement du nouveau, en s'appuyant sur l'expérience acquise, tel est le rôle des mémoires.

Un autre monde ne peut pas émerger depuis le cœur du système hyper-moderne en plein chaos. Quel est l'épicentre de cette modernité ? C'est le mental rationaliste, des hommes, des classes bourgeoises, des grandes villes, de l'Occident. Notre culture est née de la classe des marchands des grandes villes de l'Europe occidentale de la Renaissance. L'altérité, le tout autre, se trouve donc dans les polarités opposées : l'imaginaire (la fête, le jeu, le rêve) ; le féminin ; le peuple ; les petites villes et la campagne en Europe ou bien la nature sauvage en Amérique et en Océanie ; hors de l'Occident. C'est ainsi que les mouvements artistiques voire spirituels, les mouvements du genre, les insurrections sociales, les mouvements des populations racisées ou autochtones, revendiquent avec fierté leur participation à l'invention d'un autre monde (Maffesoli, 2021). Et c'est parmi eux que les populations rurales, que les descendants des paysans, peuvent inscrire leur propre mouvement de pride.

La résurgence des mémoires et les mouvements de fiertés des marges sont deux phénomènes liés. Ils sont les refoulements de la culture moderne. Celle-ci avance en faisant table rase du passé. Or, nul n'évolue jamais par amnésie et refoulement. Le refoulement du passé est une haine de l'altérité (Denault, 2012 et 2013). C'est ce que confirment les travaux d'Harmunt Rosa (2012 ; 2018) : les sociétés modernes souffrent d'un dysfonctionnement relationnel né du capitalisme, qui chosifie tant la nature que les Hommes. Les sociétés modernes portent un regard prédateur sur le monde, un regard hostile et froid, où plus rien ne vibre, où plus rien ne vit véritablement. Or, selon cet auteur la satisfaction d'une vie humaine réussie tient justement à la qualité de notre relation au monde. En effet, la relation est une rencontre avec quelque chose ou quelqu'un, mais c'est par interaction, une rencontre avec soi-même et c'est là notre unique façon d'évoluer. Le premier conseil à retenir pour évoluer au-delà et hors de la culture moderne, des altérités et des passés ne faisons plus table rase. Des altérités et des passés, faisons les barreaux d'une échelle pour évoluer.

Aller à la simplicité et espérer des effets papillons

Au milieu du chaos, il semble que l'émergence d'un nouvel état stable naisse d'un ordre d'abord caché, qui se développe à partir d'un petit détail générateur d'un « effet papillon » (Marion, 2014). Partir de la simplicité et espérer des « effets papillons », tel est le second conseil pour favoriser l'émergence du nouveau. Mais par où commencer dans nos métiers de l'aménagement ?

Le sociologue et philosophe Hartmut Rosa pose la question des conditions collectives du bonheur de chacun. Cette base de réflexion inscrite dans la perspective de la transition, m'a amenée à revenir à la plus fondamentale théorie : celle des besoins humains fondamentaux. Médiatisée par la pyramide de Maslow, cette théorie a été revue et augmentée en 2010 par les apports de la psychologie et de la théorie de l'évolution (Kenrick et al.). Il existe sept besoins humains, inconscients et concomitants (figure 3).

Dans les sociétés paysannes, la satisfaction des besoins de survie et de protection était essentiellement assurée à l'échelle sociale de la communauté familiale, qui était en même temps l'échelle économique de la ferme ou de la maison d'artisan. Les besoins d'affiliation, d'estime et de rencontre s'opéraient essentiellement à l'échelle de la communauté villageoise. Les besoins de sens et d'éternité étaient transcendés par l'idéal collectif chrétien (figure 4).

Figure 3. Les 7 besoins humains fondamentaux, inconscients et concomitants

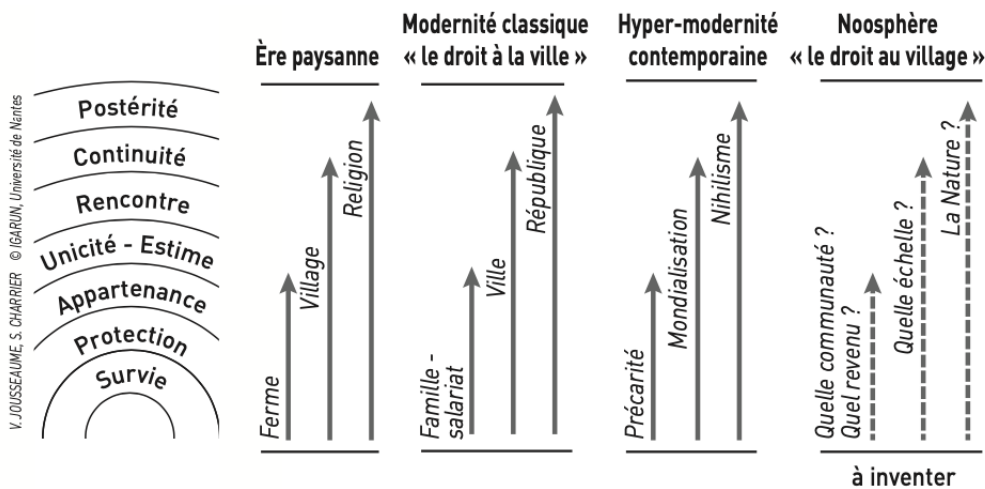
Besoin de postérité	<i>repousser la mort inéluctable</i>
Besoin de continuité : garder son partenaire, son statut, etc.	<i>repousser la perte</i>
Besoin de rencontre : acquérir un partenaire	<i>repousser les concurrents et l'isolement social</i>
Besoin d'estime et de statut : être reconnu comme un être unique	<i>repousser le jugement social</i>
Besoin d'appartenance ou d'affiliation : être aimé et accepté tel qu'on est	<i>repousser l'abandon et la solitude</i>
Besoin de protection : abri, sécurité physique, familiale, psychologique, financière, etc.	<i>repousser la violence</i>
Besoins de survie : respirer, boire, manger, faire ses besoins, dormir, se réchauffer	<i>repousser la faim, la soif, le froid, l'asphyxie, la fatigue et la maladie</i>

V. JOUSSEAU, S. CHARRIER © IGARUN, Université de Nantes

d'après D. Kenrick, V. Griskevicius, S. Neuberg et M. Schaller, 2010, *Renovating the Pyramid of Needs: contemporary Extensions Built Upon Ancient Foundations, Perspective on Psychological Science*, n°15(3), pp. 292-314

Dans la société moderne, la satisfaction des besoins de survie et de protection est portée socialement par le couple vivant dans un pavillon. Economiquement, c'est le salariat encadré par un droit du travail qui sécurise la vie des Hommes. Les besoins d'affiliation, d'estime et de rencontre se déploient à l'échelle de la ville, placée sous la tutelle d'un Etat-Providence. C'est ce qu'Henri Lefebvre appelle le *droit à la ville*. Les besoins de sens et de postérité sont incarnés par l'idéal collectif de la Révolution, ravivé par l'idéal communiste jusque dans les années 1980 (Todd, 2017 et 2020).

Figure 4. Repenser les échelles de la satisfaction des besoins humains fondamentaux



V. JOUSSEAU, S. CHARRIER © IGARUN, Université de Nantes

La situation actuelle peut être interprétée par l'insatisfaction croissante des besoins en contexte hyper-moderne. Les besoins de survie et de protection les plus élémentaires semblent de moins en moins garantis. La pollution de l'alimentation, de l'eau, de l'air, la pollution électromagnétique de l'espace qui nous entoure, la destruction du biotope, nous font craindre pour notre survie. L'accélération des rythmes et la banalisation de l'espace saturent notre mental. Le vol constant de nos données numériques les plus intimes, nous font douter de la protection de notre liberté. La précarisation de l'emploi salarié, l'insécurité permanente des lendemains, sapent la satisfaction de nos besoins de protection les plus fondamentaux.

Les besoins d'affiliation, d'estime et de rencontre sont perturbés par l'individualisme et l'isolement, par l'esprit de compétition, par la marchandisation de tous les rapports sociaux, par la perte du sentiment d'unicité dans des collectifs trop vastes ou trop éphémères pour assurer l'irremplaçabilité d'individus, désormais de plus en plus normés dans leurs comportements sociaux. Les besoins de continuité sont rendus difficiles dans une société de l'hyper-mobilité, de la jetabilité des objets comme des personnes ; du chantier permanent que sont devenus nos environnements de vie.

Les besoins de postérité sont occultés hors du champ social qui semble lui-même devenu une somme d'individus nihilistes sans dessein humain collectif. L'homme hyper-moderne vieillit et meurt dans l'indifférence générale : Etre oublié de son vivant est l'anti-thèse absolue du besoin d'immortalité.

Réfléchir aujourd'hui à la question des conditions collectives du bonheur de chacun, c'est re-questionner collectivement l'échelle, les facteurs et les acteurs, pour organiser de façon nouvelle la satisfaction des besoins humains fondamentaux.

Conclusion : Protéger, relier et donner du sens

La satisfaction des besoins humains fondamentaux a été pensée dans une dimension matérielle au cours des Trente Glorieuses. Cette ambition a fondé l'idéal de la modernité et fut nommée « le droit à la ville » pour tous. Pour bâtir un imaginaire collectif de la transition, il convient aujourd'hui de poursuivre ce rêve de la satisfaction universelle des besoins humains, par une approche plus immatérielle et peut-être même, de concevoir une proposition de « droit au village » pour tous. Un tel projet peut se conceptualiser autour de trois idées directrices : protéger, relier et donner du sens.

Protéger, c'est protéger les corps. C'est assurer la sécurité de la qualité de la nourriture, de l'eau, de l'air, des sols, des environnements naturels comme des environnements bâtis. C'est protéger la liberté, notamment l'intimité numérique. C'est protéger contre la précarité sociale et financière. Protéger, c'est également protéger les cerveaux, leur permettre de se poser et de se reposer par un ralentissement des rythmes, par la diminution des distances, par la qualité et la diversité des paysages (Billé, 2014 ; Naccache, 2015).

Relier, c'est ouvrir les cœurs. C'est re-créeer des relations non marchandes avec la nature et avec les autres. C'est réveiller la convivialité et la confiance. C'est réveiller l'imaginaire, le rêve, le jeu et la fête. Que de perspectives pour repenser les habitats ou les espaces publics !

Donner du sens à la vie humaine, c'est permettre aux esprits de s'élever. C'est valoriser la créativité et l'unicité de chacun. C'est recréer un lien à la mort et aux morts. C'est renouer avec le souci de la beauté (De Botton, 2009). C'est se réinscrire dans une postérité avec le lien aux générations futures.

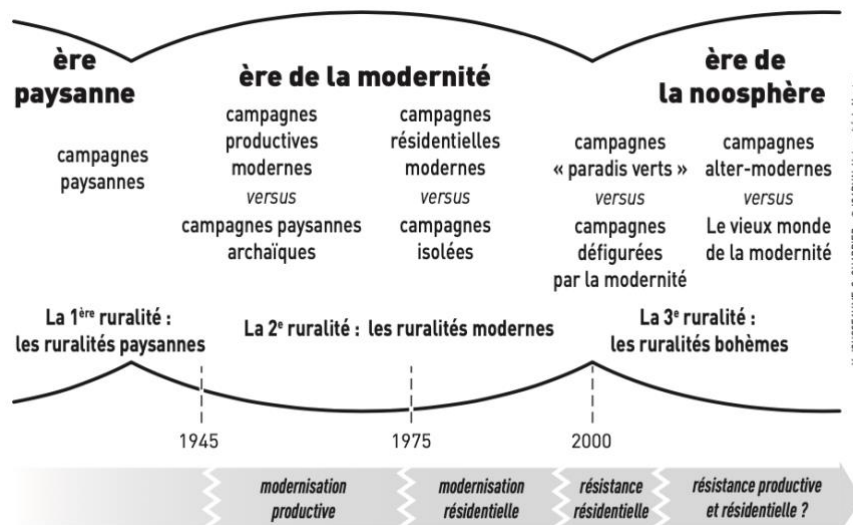
Voici quelques propositions pour commencer à conceptualiser la ruralité de l'ère de la noosphère (figure 5). Car la campagne a de l'avenir, c'est même peut-être là que se dessine notre avenir. La représentation idéale du monde à venir s'incarne dans le jardin d'agrément. « C'est beau, c'est sain et c'est authentique » : tel se dessine l'idéal collectif à venir (figure 6). Est beau ce qui génère l'émerveillement face à la vie. Est sain ce qui soutient la vie. Est authentique ce qui n'est pas perverti par l'intérêt ou l'ego. L'organisation du territoire à venir valorisera probablement la campagne résidentielle, pour habiter sous forme de micro-urbanités. Les petites villes et les villages ont donc de l'avenir (figure 6) ! Et le covid n'y est pour rien, il n'est que l'accélérateur d'un mouvement anthropologique de fond, puissant, inexorable.

Figure 5. L'aménagement selon les différentes ères

	ère paysanne	ère de la modernité	ère de la noosphère
Figure mythologique	Sisyphé	Prométhée	Orphée
<i>Symbole</i>	Labeur	Puissance	Résonance
Relation à la nature	Lutte	Domination	Collaboration
Ethos	Localité Communauté Réciprocité	Mobilité Individualisme Compétition	Ancrage Communauté d'individus Collaboration
Principe d'aménagement	Cultiver les terres agricoles	Produire Consommer Se distraire Se loger Se déplacer	Habiter Se relier aux autres et au monde
	Durabilité	Attractivité	Vitalité
Lieux symboles	Terres agricoles Centres historiques Rivières	La périphérie La rocade Les routes	Retour vers les centres historiques ? Retour à la campagne ?
Champ de l'imaginaire	Le monde est un potager	Le monde est une usine	Le monde est un jardin
	« C'est fertile » « C'est durable »	« C'est fonctionnel » « C'est pratique » « C'est propre »	« C'est beau » « C'est sain » : C'est authentique »

V. JOÛSSE/UMR S. CHARRIER © GARIN, Université de Nantes

Figure 6. La généalogie des ruralités



Références bibliographiques

- . Berque A., 2011, Le rural, le sauvage et l'urbain, *Etudes Rurales*, n°187, p. 51-61
- . Billé M., 2014, *La société malade d'Alzheimer*, Paris, Erès
- . De Botton A., 2009, *L'architecture du bonheur*, Paris, Mercure de France
- . Deneault A., 2012, *Faire l'économie de la haine, Douze essais pour une pensée critique*, Montréal, Edition Ecosociété
- . Deneault A., 2013, *Gouvernance : le management totalitaire*, Montréal, Lux Editeur
- . Jousseau V., 2020, *Plouc Pride – un nouveau récit pour les campagnes*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube
- . Kenrick D. T., Griskevicius V., Neuberg S. L., et Schaller M., 2010, Renovating the pyramid of needs, *Perspectives on Psychological Science*, doi : 10.1177/1745691610369469
- . Lebeuvre H., 1968, *Le droit à la ville*, Paris, Anthropos
- . Marion B., 2014, *Chaos, mode d'emploi*, Editions Yves Michel
- . Massefoli M., 2021, *L'ère des soulèvements*, Paris, Editions du Cerf
- . Naccache L., 2015, *L'homme réseau-nable*, Paris, Odile Jacob
- . Rosa H., 2012, *Aliénation et accélération : vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, La Découverte
- . Rosa H., 2018, *Résonance : une sociologie de la relation au monde*, Paris, La Découverte
- . Servigne P. et Stevens R., 2015, *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Le Seuil
- . Stiegler B., 2015, Sortir de l'anthropocène, *Multitudes*, vol. 60, n°3, p. 137-146
- . Todd E., 2017, *Où en sommes-nous ? Une esquisse de l'histoire humaine*, Paris, Le seuil
- . Todd E., 2020, *La lutte des classes en France au XXI^e siècle*, Paris, Le seuil
- . Versteegh P. et Meeres S., 2015, *Alter-rurality*, Fribourg, Editions Arena
- . Zuboff S., 2020, *L'âge du capitalisme de surveillance*, Editions Zulma